

PRIX DE LA NOUVELLE  
DES LYCEENS 2013

LAUREATE

BERTWOTTI Mathilde

pour

---

*LES TOILES DE MES NUITS*

---

Au LYCEE HENRI POINCARÉ DE NANCY

Meurthe et Moselle

BLANC - Aucune réponse, aucune explication. La concentration extrême qui se lisait sur les visages blêmes des meilleurs spécialistes mondiaux ne pouvait masquer leur perplexité. Les combinaisons stériles - dérisoires armures de papier immaculé - ne semblaient plus contenir des hommes et des femmes pétris de connaissances et bardés de diplômes, mais des spectres errant à la recherche d'une bribe de certitude à laquelle s'accrocher. Les lumières poussées à leur paroxysme, pareilles à des soleils artificiels, ne leur permettaient pas d'y voir plus clair. Elles écrasaient chaque forme, gommant les reliefs, lissant les surfaces, elles saturaient l'air et fondaient la réalité des couleurs pour ne ramener tout cela qu'à un seul et unique plan, froid, clinique. Le silence s'imposait, lourd et implacable. Seuls les divers instruments, fleurons de la science et de la technologie de dernière génération étaient autorisés à rompre ce néant de leurs pulsations électroniques sourdes. Le résultat des analyses opérées par ces nouveaux dieux faits de matériaux composites, capables de traquer l'invisible, de décortiquer la matière et d'établir de nouvelles réalités, était attendu comme un nouvel évangile. Hommes et machines communièrent au sein d'une même ignorance. Mais, œuvre de Dieu ou part du Diable, cela faisait maintenant une semaine que le plus prestigieux des musées de France était fermé et cela semblait devoir continuer. La communauté scientifique s'interrogeait, les cercles artistiques s'insurgeaient, la presse internationale s'enflammait et le gouvernement multipliait les communiqués rassurants. Comme si le creux des

propos pouvait combler le vide ! Le monde poursuivait sa course folle alors que le Louvre se figeait autour de ses blessures.

Quatre œuvres mutilées. Au même moment, de la même façon, au sein du même département : celui des peintures. Sur chacun de ces tableaux inestimables apparaissait un blanc. Les spécialistes comme les experts et même les instruments de mesure étaient formels : ce blanc n'était pas un tag ou un aplat de peinture, pas plus qu'il ne s'agissait d'une amputation volontaire ou d'une dégradation naturelle ou accidentelle. C'était tout simplement comme si ce qui avait disparu des œuvres ne s'y était jamais trouvé représenté ! Tout le reste était intact : support, vernis, jusqu'au moindre détail de la scène représentée ; tout était authentique : il ne s'agissait pas non plus de copies. Non, rien de toutes les hypothèses formulées ne remplaçait l'évidence, ces toiles avaient été vidées d'une partie de leur substance, drainées d'une parcelle de leur âme.

« Le tricheur à l'as de carreau » de Georges de la Tour comptait un joueur de moins autour de la table, un bâtiment complet avait disparu de la Venise peinte par Canaletto dans « Le môle, vu du bassin San-Marco », la femme que tenait Romulus entre ses bras dans la scène de « l'Enlèvement des Sabines » d'après Nicolas Poussin s'était évaporée. Et enfin, l'icône même du musée, « Mona Lisa » de Léonard de Vinci avait perdu son célèbre sourire. Quatre saignées à blanc sur quatre chefs-d'œuvre.

NOIR - C'est l'heure la moins sombre de mes journées, celle où il va rentrer et enfin rompre ma solitude quotidienne. Nous allons nous installer et discuter. Il va me raconter sa journée et surtout me contempler jusqu'à ce que ses yeux ne puissent plus soutenir mon regard. Il m'appelle « l'étoile de mes nuits », me dit que les couleurs de mes iris sont changeantes au gré de mes émotions, que mes yeux sont sa palette d'inspiration, qu'ils aspirent la lumière et la fragmentent en un million de nuances... Ses paroles me rassurent et me terrifient à la fois tant sa voix est fiévreuse dans ces moments-là. Après j'entends le verrou qui claque, je ressens son besoin d'isolement. Et là, nuit après nuit il crée dans le secret. J'entends sa douleur, j'entends sa frustration, j'entends ses pleurs ; un artiste torturé accouche toujours au forceps !

J'entends mais je ne vois pas. Je suis aveugle depuis mes cinq ans. Ma cécité a été à la fois une bénédiction et un fardeau. Bénédiction car elle m'a sauvée de la folie consécutive suite au décès de mes parents dans cet horrible incendie. Les flammes ont aspiré leur vie dans cet atelier, elles ont également aspiré ma vue de l'autre côté de la porte vitrée. Le feu et son orgie de flamboiement avant le froid et le noir. Mais je n'ai pas de lésions, non, c'est comme si un interrupteur avait été mis sur « off » et que maintenant mon cerveau ne retrouvait plus l'emplacement de ce bouton pour rallumer. C'est en cela que le fardeau se fait sentir depuis dix ans. Non pas que voir ce qui

m'entoure me manque et je sais mettre une image sur chaque mot, mais j'aimerais tant rafraîchir ma mémoire des couleurs ; j'ai l'impression qu'elles s'estompent au fil des ans comme sur des aquarelles sur lesquelles il pleuvrait... Et puis surtout, j'aimerais tant revoir toutes ces images qui ont bercé mon enfance, cet endroit aussi, dans lequel j'aimais à me perdre. Le Louvre était le lieu de travail de mes parents et ma maison, ses œuvres leur passion et le terrain de jeu de mon imagination, les tableaux, mes amis, mes frères et mes sœurs.

Aujourd'hui, le noir qui m'a protégé et qui m'entoure n'est pas triste, il est juste un peu encombrant, un peu trop envahissant. Ah mais, je l'entends qui arrive ! Vite, je ne vais pas laisser la grisaille m'envahir, pas de trouble dans mon regard. Ses journées sont éprouvantes, je ne dois pas gâcher ses soirées. Non, il ne doit pas y avoir une seule ombre au tableau.

VERT - En pleine nuit, le grand salon vert prenait des airs de jungle. Douze, ils étaient douze conservateurs parmi les plus grands spécialistes à avoir été réunis d'urgence. Chacun d'entre eux se trouvait placé à la tête des départements des peintures du Louvre, et chacun d'eux occupait un fauteuil qu'il souhaitait le plus loin possible du personnage central. Monsieur l'administrateur du Louvre tenait une nouvelle réunion de crise. Il exigeait des réponses immédiates et pour cela, ce « rond-de-cuir » en col blanc et teint olivâtre était prêt à répandre le sang de chacun des responsables présents pour effacer les blancs des tableaux profanés.

Tout était passé en revue et pourtant rien ne semblait pouvoir répondre à ces trois simples questions : qui ? comment ? pourquoi ? Les conditions de conservation n'avaient pas varié d'un iota depuis six mois : éclairage de cinquante lux en surface, température constante de vingt degrés, humidité relative de cinquante pourcents. Aucun des tableaux n'avait été nettoyé ou restauré. Aucune alarme n'avait retenti, les gardes n'avaient intercepté aucun illuminé, les caméras de vidéosurveillance ne montraient aucune personne s'approchant des toiles considérées. Pourtant, au même instant, deux œuvres italiennes et deux françaises avaient été mutilées ; chacune provenait d'un peintre différent présentant des styles et des sujets sans aucun point commun. Pire, ces œuvres couvraient trois siècles d'histoire de l'art et se trouvaient de ce fait, réparties dans trois ailes différentes du musée, deux d'entre elles siégeaient au premier étage et les deux autres à l'étage supérieur, de plus aucune n'était exposée dans la même salle. Hors de lui, vert de rage, l'administrateur écoutait les conservateurs égrener la litanie de leurs incompréhensions. A chaque nouvel argument, il voyait s'éloigner un peu plus ses rêves de gloire, de reconnaissance et de pouvoir.

Lui qui n'aimait rien tant que côtoyer les riches et les puissants, lui qui aspirait à l'or des palais, aux paillettes des réceptions mondaines, lui qui prétendait au bleu du ruban de chevalier des Arts et des Lettres, au rouge de la Légion d'Honneur, à l'habit vert de l'Académie Française... comment osaient-ils

faire preuve d'autant d'incompétence, d'autant d'indigence, d'autant d'ingratitude envers lui ? Les interrogations montaient en lui comme autant de vagues d'acide, et bientôt ces reproches à peine voilés se muèrent en critiques ouvertes puis en cris de colère. Ses yeux verts, exorbités, transperçaient son auditoire de leurs éclairs de jade et ses postillons se répandaient sur l'assistance, traversant l'espace comme autant de météorites appelant à la destruction du monde. « Judas » fut le dernier mot qu'il leur asséna ; celui-ci tournoya entre les lourdes tentures, atteignit la voûte du haut plafond avant de s'abattre tel un couperet sur les têtes baissées des douze conservateurs.

Un craquement se fit alors entendre, la porte du salon s'ouvrit à la volée. L'un des fantômes-scientifiques en combinaison blanche s'avança d'un pas mécanique jusqu'au centre de la pièce, interrompant la cérémonie de sacrifice expiatoire à laquelle se livrait l'administrateur au comble de sa rage. Ce ne fut pas un son qui sortit alors de sa bouche, pas un cri, mais une longue plainte comme si sa raison se déchirait.

Tous se tassèrent alors un peu plus dans leur fauteuil, personne n'osa poser la seule question qui leur brûlait le cerveau. Ils savaient que cela avait recommencé, que de nouvelles toiles avaient subi le même sort, mais lesquelles ? La réponse fut lente à venir mais, telle une coulée de lave en fusion, elle se déversa sur l'administrateur et les conservateurs, engloutissant inexorablement leurs espoirs d'avoir eu affaire à un phénomène unique. Trois tableaux à nouveau sans aucun rapport entre eux, montraient les mêmes stigmates : le mobilier

ornant le vestibule de « Vue d'intérieur » d'après de HOOCH avait disparu, la signature du peintre Dadd avait été effacée du « Sommeil de Titania » et enfin, la Liberté ne guidait plus le peuple selon Delacroix. David-André de Dormes, administrateur, venait de passer du vert de rage au vert maladif.

NOIR - Je ne sais pas s'il existe plusieurs couleurs noires, mais je sais maintenant qu'il en existe différentes nuances. Que se passe-t-il si l'on rajoute une couche de noir sur une première couche de même couleur ? Le noir lié à ma cécité m'aveugle, mais les ombres perpétuelles de la pièce dans laquelle je suis cloîtrée m'oppressent. Jusqu'à l'air poussiéreux, lourd et vicié de cet espace confiné, qui me donne plus l'impression d'étouffer en buvant de grandes goulées de ténèbres, que de respirer. Cette pièce exiguë, sans confort ni fenêtres, évoque en moi l'image de poupées gigognes : une aveugle dans une pièce noire dans un appartement qu'elle ne peut quitter. Voilà à quoi je pense, j'ai des idées noires !

Aujourd'hui, après tant de jours et de nuits solitaires, au seuil de mes multiples désespoirs, je n'arrive plus à croire à cette histoire d'artiste maudit et de sa muse atrophiée.

Je n'étais qu'une enfant et j'aurais fait n'importe quoi pour conserver une illusion de normalité, ce semblant de compassion, ce besoin d'affection de la part d'une captive pour la seule personne qu'elle côtoie et dont elle dépend



entièrement. C'est maintenant une histoire digne d'un affreux conte pour enfant que je me raconte. L'orpheline se fait enlever par un méchant ogre.

L'être monstrueux, marginal, en proie à des crises de colère et d'affection aussi redoutables les unes que les autres, fera d'elle son esclave, sa créature. Fou d'angoisse à l'idée qu'une once de sa liberté ne lui échappe, il gèrera son alimentation, son temps de réclusion, épiera le moindre de ses mouvements. Pour cela, il la gardera prisonnière, recluse dans un réduit minuscule, enfermée, quasi emmurée derrière une paroi amovible, cachée aux yeux de tous. Et soir après soir, dans un face-à-face insoutenable, il tentera d'extraire d'elle la lumière et les couleurs que sa propre noirceur d'âme l'empêche d'atteindre.

Je suis seule, j'ai froid, j'ai faim. Personne ne peut ni me voir ni m'entendre. Le verrou est fermé de l'extérieur, la paroi pivotante a fait disparaître le réduit dans lequel je me trouve. Personne ne peut m'aider sauf lui, mais il n'est pas rentré depuis deux jours. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de grave... sinon ce cachot sera mon tombeau. En fait, même si je n'ose pas me l'avouer, je crois quand même que j'ai peur de cette nuance de noir-là.

BLEU - Moi, je ne suis rien à leurs yeux, et à cela plusieurs raisons : la première, c'est que je suis caché dans l'ombre des colonnades de ce grand salon vert, et la seconde c'est que je ne suis qu'un simple veilleur de nuit. Le plus ancien de tout le musée, certes... d'ailleurs je pars à la retraite la semaine prochaine ! Mais pour les sommités que j'observe depuis tout à l'heure sans mot dire, et malgré mon

bel uniforme bleu roi, je ne suis personne. Un anonyme, l'une des petites gens du musée, un intouchable pour cette caste de princes des arts. Mais je me moque éperdument de leur reconnaissance, ma satisfaction est ailleurs. En quarante-deux années, j'ai noué une relation intime avec le Louvre. Nuit après nuit, j'en parcours les couloirs, les salles, les réserves, les sous-sols et tout un tas d'autres pièces, de dédales et d'escaliers que j'ai l'impression d'être le seul à connaître. Ce lieu, je le hante, je le couve, il m'habite et je l'aime. Pas comme cet administrateur ; pour lui, le Louvre n'est qu'un moyen, un outil de son ambition personnelle. A son approche, je crois que les œuvres se rapetissent, se rétractent, comme si elles refusaient de lui révéler leur beauté et leur noblesse. Un technocrate qui, ce soir, s'est mué en tyran aux pieds d'argile. Et ces oligarques de conservateurs, tout empreints de leur savoir, observant les autres depuis toute la hauteur de leur tour d'ivoire. Ce soir, elle tient plus du château de sable que d'autre chose !

Mais je n'ai ni haine ni jalousie à leur rencontre ; je suis seulement triste, bien que je n'aie pas le sentiment d'avoir failli à ma mission de gardiennage. Je ne sais pas ce qui se passe réellement ici, mais je sens que le musée réagit comme s'il voulait expulser une maladie qui le ronge.

C'est absurde, je le sais ; mais si je vous racontais tout ce que j'ai déjà vu ou entendu ici au cœur de la nuit bleutée et sans qu'aucune trace n'en soit perceptible au matin... Ah ! Je vieillis, je radote et parfois je délire.

« Le vieux fou », c'est ainsi que m'appellent mes collègues. Mais, si je déraile un peu parfois, ce n'est pas de la folie. C'est juste un signe que la maladie d'Alzheimer se fait de plus en plus présente ; mois après mois elle ronge ma mémoire, mon corps et mon esprit. C'est un secret que je garde, d'ailleurs je n'ai personne avec qui le partager : veilleur de nuit, dormeur le jour, pas facile avec ça d'avoir une vie sociale ! Le problème avec cette maladie, c'est que l'on finit toujours par se perdre. Et je ne parle pas là uniquement du fait, qu'à plus d'une reprise, je me suis égaré de longues minutes dans le musée. Non, le pire c'est que l'on se perd soi-même. Ma lucidité n'est plus qu'un mince faisceau éclairant mes « absences », tout comme ma lampe de poche balaye d'un pâle rayon blafard une infime partie des épaisses ténèbres de la nuit dans le musée.

La survenue de cette deuxième vague de « dégradations » ne me surprend pas, tout comme la réaction de cette assemblée nocturne. Soudain le bleu azur de mon regard se trouble, mon esprit s'envole. A les voir ainsi réunis autour de la table, à leur nombre, à leur air à la fois sombre et hagard, à l'ambiance de suspicion qui règne dans le salon, une image se forme. Je crois que c'est le mot « Judas » qui me l'a imposée. L'image d'un autre tableau qui n'est pas au Louvre mais à Milan : « La Cène », le dernier repas du Christ entouré par ses apôtres.

Les cris hystériques et l'agitation consécutifs à l'annonce faite par le scientifique me sortent de ma torpeur. Par la verrière du toit, je vois poindre le bleu pâle du petit jour. Mon service est fini, mais cette fois, je ne vais pas aller me coucher. J'ai envie d'aller voir ce tableau, « la Cène », j'en ressens le besoin.

Après tout, peut-être que cette œuvre emplie de spiritualité apaisera mes bleus à l'âme ?

NOIR - Je viens juste de découvrir que le noir absolu, celui du néant, est en fait à l'intérieur de chacun de nous, et d'ajouter ainsi une poupée gigogne de plus à celles qui m'enserraient déjà : le désespoir.

Il est revenu hier, plus agité que jamais. Il m'a extraite de la cellule et a passé de longues minutes à me faire du mal. Il m'a raconté comment il avait allumé l'incendie qui tua mes parents pour une simple controverse artistique, comment il avait substitué une momie anonyme du musée à mon propre corps dans ce même incendie, comment il m'avait kidnappée et retenue captive durant toutes ces années. Il m'a dit qu'il m'aimait pour mes yeux éteints qui distillent la lumière et lui servent de nuancier pour la palette de ses œuvres. Il m'a dit qu'il me haïssait strictement pour cette même raison ; que son incapacité à restituer l'intensité, à la fois iridescente et opaline des multiples couleurs de mon regard, l'avait empêché jusque-là d'esquisser ne fut-ce qu'un seul coup de pinceau sur les toiles vierges, devant lesquelles il passait d'interminables heures enfiévrées et stériles. Mais l'inspiration l'avait enfin gagné, il avait fini par comprendre ce qu'il devait faire. Non, il n'allait plus tenter de reproduire vainement des nuances qu'il était incapable de synthétiser ; son génie s'était enfin manifesté ! Il allait

« utiliser » mes yeux, en extraire directement l'alchimie secrète qu'ils renfermaient et l'étaler à même la toile...

C'est à ce moment précis que je me suis évanouie, le sol s'est dérobé sous mes pieds et pendant un court instant, j'ai connu la douceur d'un oubli enveloppant et chaud, des ténèbres apaisantes, aériennes, agréables. Mais cette paix artificielle n'a pas duré. Il a profité de mon inconscience pour m'enfermer à nouveau. Maintenant, je fais face à mon désespoir et je ne suis pas de taille à lutter contre ce noir abyssal qui vient de surgir en moi. Ce gouffre sans fond m'engloutit entièrement et entraîne inexorablement mon âme dans un tourbillon de noirceur et de peine infini. Sous le poids des révélations, mon esprit s'effondre mais je n'ai pas l'impression de tomber, au contraire, je m'envole hors de mon corps, loin, très loin, au-delà du ciel. J'atteins une zone nébuleuse et plonge dans un trou noir dont même la lumière ne peut s'échapper. Je jette un dernier regard en arrière et aperçois des myriades d'étoiles. « Etoile de mes nuits » m'appelait-il ; mais moi je n'ai jamais oublié que les étoiles ne brillent que pour faire oublier le vide glacial qui les entoure.

JAUNE - Et me voilà de nouveau exposé à la luminosité du jour. Je sors à l'instant de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, située à deux pas du Louvre. C'est dans cet édifice qu'est conservée l'une des deux seules copies d'époque de la «Cène»,

grandeur nature. Flashback : l'obscurité du lieu, sa fraîcheur, son atmosphère à la fois sereine et recueillie m'ont permis d'observer ce tableau à loisir, et de réfléchir également ou de laisser libre cours à l'une de mes crises de délire, c'est selon. Tous ces gens qui ne pensent que rationnellement n'ont rien compris au problème. Le Louvre leur parle mais ils ne l'écoutent pas, ils n'entendent que leurs sciences, ne croient que les faits, ne jurent que par les instruments technologiques. Je ne sais plus qui a dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ignore », mais moi, c'est avec cet organe que j'observe, écoute et réagit. Le message lancé par les peintures du Louvre est en partie limpide pour un malade d'Alzheimer comme moi, mes repères spatiaux et temporels s'entremêlent, mais les œuvres me guident.

Le joueur de cartes qui a disparu du tableau de Georges de la Tour est le tricheur, celui qui dupe les autres et fausse le jeu. Le bâtiment aux allures de palais, effacé de la vue de Venise d'après Canaletto, est en fait la prison de la ville. La femme ôtée des bras de Romulus sur la toile de Nicolas Poussin est une sabine, c'est l'acte d'enlèvement qui est ainsi indiqué. La Joconde sans sa bouche symbolise quant à elle, la perte du sourire, de la joie de vivre. Cette première vague d'œuvres maintenant incomplètes, comme un sms par-delà le temps, tel un rébus artistique, dénonce donc un acte abominable : celui d'une trahison, celui d'un enlèvement suivi d'une captivité, celui d'un bonheur anéanti. Oui, c'est cela ! Les quatre premiers tableaux indiquent donc un fait, mais je ne trouve pas d'indication sur l'endroit, le moment ou les personnes en cause. Par où chercher,

par qui commencer ? Les indications résident peut-être dans les trois autres tableaux, mais je ne trouve pas... Je reprends pied dans la réalité alors que je suis toujours assis sur ce banc d'église. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé. Les rayons du soleil qui caressent les vitraux ont supplanté la lueur intime des bougies et baignent la nef centrale de leur chaleur rayonnante. Il faut que je parte, la « Cène » ne m'aura rien appris de plus.

Mes yeux peinent à s'habituer à la clarté du jour. Mes paupières frétilent et je pose ma main au-dessus de mes sourcils afin de former une visière. C'est alors que je l'aperçois, tellement gigantesque qu'elle m'avait échappé lors de mon arrivée. Sur le mur, face à l'église, une affiche s'étale, annonçant l'ouverture prochaine d'une annexe du Louvre. Et sur cette publicité, sous le slogan « Tous à Lens » trône une reproduction de « la Liberté guidant le peuple » d'après Delacroix. De nouveau, la réalité s'estompe autour de moi alors que vient l'illumination. Dans un premier temps, j'ai pensé que sa présence ici était effectivement une confirmation de la nécessité d'aller voir la « Cène » mais je m'étais abîmé toute la matinée en contemplation du tableau, sans rien y trouver.

Que me dit-elle alors ? Qu'attend-elle de moi en ce lieu si ce n'est de voir la « Cène » ? Je l'observe, je scrute son impassible profil et l'interroge intérieurement. Mais elle ne s'intéresse pas à moi cette liberté-là, cela se remarque à son attitude guerrière et farouche. Son attention, son corps et son

visage son tout entiers tendus vers un seul objectif, son regard oblique ne se focalise que sur ce qui se trouve à sa droite. Machinalement, mon regard suit le sien et je comprends enfin. La Liberté fixe... la Seine ! Au bout de la rue, le fleuve coupant Paris s'écoule, séparant le Louvre de l'île de la Cité. Je me dirige aussitôt dans cette direction, à peine quelques dizaines de mètres à franchir et me voici sur le pont Neuf enjambant le fleuve. Ce parcours fait étrangement écho à mon existence. Au milieu d'une foule pressée et anonyme, un vieil homme de l'ombre emprunte en plein jour un nouveau chemin dicté par sa raison amoindrie. Sous lui, l'eau s'écoule telle la vie, il tourne le dos au Louvre dont il s'éloigne pas à pas et s'approche de la cité judiciaire ; il quitte le domaine des arts et pénètre dans celui de la justice.

Je voudrais tant arrêter la course du temps, juste pour pouvoir mener à bien cette enquête, cette quête, juste un instant, juste quelques heures. Encore une fois, mon esprit a vagabondé, flirtant avec l'oubli. Il me reste déjà si peu de moi-même en mémoire... Je me réveille alors que j'arpente en sens inverse à la circulation, un quai situé à la perpendiculaire du pont que je viens d'emprunter. « Quai de l'horloge » indique la pancarte. On dirait bien que j'ai en partie réussi à remonter le temps ! Je ne sais pas pourquoi je marche dans cette direction, longeant les somptueux hôtels particuliers. Chemin faisant, je songe aux deux derniers tableaux qui ne m'ont pas encore livré leur secret. Je n'en sais pas grand-chose par ailleurs, ce ne sont pas là deux œuvres majeures. « Le sommeil de Titania » vaut plus pour l'originalité de son auteur que pour le sujet traité,



d'après mes souvenirs, Richard Dadd, le peintre, était devenu fou et a terminé son existence dans un asile après avoir assassiné son propre père. Or, c'est sa signature qui a été effacée du tableau, pas l'un des quelconques personnages ou éléments du décor. Quant à de Hooch, je n'en sais strictement rien, un peintre hollandais certainement. Sa toile « Vue d'intérieur » porte un double nom, on l'appelle également « les Pantoufles » et tout comme elle porte un double-nom, certains spécialistes estiment qu'elle est à double degré d'interprétation.

De prime abord, on n'aperçoit qu'une enfilade de pièces neutres d'un appartement assez austère, mais certains détails laissent à penser que le propriétaire des lieux mène une mauvaise vie, qu'il cache quelque chose. Et ici, c'est un meuble situé au fond du couloir qui n'apparaît plus sur cette œuvre...

J'en suis à ce point de mes réflexions, et prêt à faire demi-tour pour retourner sur le pont Neuf, lorsqu'une voix provenant de l'intérieur d'un imposant hall d'entrée m'interpelle : « C'est Dadd qui vous a envoyé, c'est ça ? »

NOIR - Je veux mourir, je n'ai plus envie de vivre ou de survivre plutôt. Je regrette mon aveuglement plus que ma cécité. Ma passivité, mon acceptation m'ont rendue complice de ma captivité et de sa folie.

Vite, je m'allonge sur le lit et m'apprête à prendre ma mort en main. Une dernière pensée agréable : mes parents, le Louvre, les tableaux... Il arrive, je

l'entends escamoter la paroi qui dissimule l'accès à la porte de mon cachot. Courage, je ne lui appartiens plus. Je n'ai plus peur du noir.

ROUGE - La concierge me répète cette même question pour la troisième fois : « C'est bien Dadd qui vous a envoyé, c'est ça ? » Le sang bat si fort dans mes tempes que je n'entends presque pas les autres sons. Devant mon air absent, elle m'explique qu'elle m'a vu passer une première fois sous ses fenêtres de l'hôtel particulier puis revenir presque aussitôt en sens inverse. Comme elle a reconnu mon uniforme de gardien du Louvre, elle en a déduit que Dadd m'avait envoyé. Je n'offre toujours aucune réaction. Le visage de mon interlocutrice s'empourpre alors sous l'afflux sanguin massif lié à son énervement. Elle me précise, sur le ton qu'un adulte emploie lorsqu'il s'adresse à un enfant en bas-âge, que Dadd est sorti très tôt ce matin, qu'il était très pressé et surexcité, et qu'il a malencontreusement oublié ses clefs sur la porte. Ah, mais si, Dadd, voyons ! C'est marqué sur l'écran digital du digicode à l'entrée. « DADD » parce que David-André de Dormes, c'est trop long comme nom ! Monsieur l'administrateur du Louvre habite à deux pas de son bureau, il a tant de travail, tant de responsabilités, et puis avec tout ce remue-ménage en ce moment là-bas au musée, le patron a envoyé l'un de ses employés prendre ses clefs, c'est bien ça ? La tête en feu, j'opine du chef et tend la main. La concierge y dépose les clefs et

retourne dans sa loge. Je me rue dans l'escalier et grimpe les étages comme s'il s'agissait des marches menant au paradis.

DADD, David-André de Dormes, l'administrateur, le tricheur, le « Judas ». Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? L'avant-dernier tableau dénonçait l'auteur en toutes lettres. Sans songer un instant aux conséquences éventuelles, j'entre dans son appartement. La perspective qui s'offre alors à moi est la copie conforme du tableau intitulé « Vue d'intérieur » excepté une chose : le meuble qui s'est évaporé de la toile est bien présent dans l'appartement. C'est vers lui que je me dirige. Mû par je ne sais quel instinct, je pousse ce meuble, tire, frappe. Je parviens à le faire bouger, et une partie du mur sur lequel il est adossé en même temps. Une porte dérobée apparaît. Sans réfléchir, je fais sauter le verrou et découvre une adolescente en pleurs. Elle est de petite taille, très mince, le teint diaphane, presque transparent. Elle paraît tellement fragile qu'on la dirait bulle de savon, elle semble si malheureuse qu'on la dirait larme de pluie... Elle demande pardon de ne pas avoir eu le courage d'en finir, je lui demande pardon de ne pas être venu avant. Qui est-elle ? Elle me dit s'appeler Iris. Qui suis-je ? Je suis le veilleur de nuit. « L'éveilleur de nuit ? » me demande-t-elle, avant d'ajouter « Je t'ai espéré si longtemps, maintenant tu es là et je te vois ».

En attendant l'arrivée des secours, nous nous racontons mutuellement nos histoires. Elle ne me cache rien de ses doutes, de ses peurs, de ses angoisses. Je

lui dis tout de ma maladie, de mes absences et de mes délires. Elle voudrait quitter au plus tôt cet appartement jonché de toiles de peinture vierges, déchirées, découpées, brisées. Elle souhaiterait aller faire un tour dehors, sentir l'air, entendre les bruits et surtout, voir le Louvre. Je l'accompagne pour quelques pas. Nous prenons la direction d'un petit parc adjacent qui occupe l'extrémité Nord de l'île de la Cité. Depuis ce point de vue, nous observons tous deux en silence, les façades du Louvre qui s'étirent sur l'autre rive. Si l'on regarde l'île de la Cité depuis le ciel, il est facile de s'apercevoir que sa pointe Nord est aussi effilée que la tête d'une flèche. En traçant une ligne imaginaire imitant la trajectoire rectiligne de cette flèche, devinez quel bureau du Louvre se trouve dans la ligne de mire ? C'est la question que je me posais justement, enfin, juste avant que la fenêtre de ce bureau ne s'ouvre et que son occupant ne saute dans le vide, mettant ainsi un point final à une vie aussi grise que le ruban d'asphalte en contrebas, par une éclaboussure rouge sang.

« Que vas-tu faire maintenant, l'éveilleur de nuit ? » me demande Iris. « Je vais essayer de ne pas oublier. Et toi, Iris, que vas-tu faire à présent ? » Un silence, le vent, un sourire. « Je vais rentrer chez moi au Louvre, et je vais enfin les contempler à nouveau, les toiles de mes nuits. »

SchCöð